

Patrie déchirée

Abdelkader Raho

Patrie déchirée

(Poésies)

LES ÉDITIONS DU NET
126, rue du Landy 93400 St Ouen

© Les Éditions du Net, 2022
ISBN : 978-2-312-12307-3

PREMIER AMOUR

Dans le village de la vallée,
Il y a une fenêtre sur mon passé.
Un visage, des yeux, un sourire,
Et une page qui se déchire.

Ah ! Jeunesse, ah ! Temps fort,
Combien j'ai eu tort.
De décider si mal de mon sort,
Je n'ai pas pu rentrer au port.

Mes premiers rires, mes premières joies,
C'était pour toi et rien que pour toi.
Mais quand j'ai eu vingt ans,
Je côtoyais les grands.

Je jouais avec ton cœur,
Comme un grand malfaiteur.
J'avais les cheveux au vent,
Et des idées de bon enfant.

Je voulais honorer ton amour,
En t'offrant que du bonheur.
Mais mon grand orgueil,
A détruit mon beau soleil.

Dans le village des merveilles,
Il y a tant de gens qui veillent.
Et ma jeunesse et ma tendresse,
Et mon esprit plein de finesse.

Toutes ses idées qui flirtent,
Entre beauté et ivresse.
Me livrent des souvenirs colorés,
Que je n'arrive pas à oublier.

Le temps me nargue et se moque de moi,
Je ne suis qu'un pauvre fou sans toi.
Je pense, je doute et je regrette,
Je ne suis qu'un être malhonnête.

Si je pouvais revenir en arrière,
Je t'offrirai toute la terre entière.
Je te porterai dans mon cœur,
Longtemps après ma mort.

Mais je rêve, les yeux ouverts,
Comme la mer en hivers.
Qui pleure toute seule,
Comme une pauvre veuve.

LA PATRIE DÉCHIRÉE

J'ai rêvé d'amour,
À l'aube de mon dernier jour.
J'ai crié ma joie,
Quand tout était froid.

L'hiver, l'été, le printemps,
Tout cela ne dure pas longtemps.
Enfance, jeunesse puis vieillesse,
C'est la vie qui passe à toute vitesse.

La beauté d'une fille,
Le charme d'une ville,
Je laisse tout derrière moi,
Comme quelqu'un qu'on renvoie.

Toi mon enfant aimé,
Écoute bien les paroles de tes aînés,
Et si tu pars à la guerre,
Pense que mon cœur se serre.

Mais bien que des pauvres gens,
De simples citoyens tout contents,
S'enrôlent pour aller défendre,
Leur patrie, et leur terre si tendre.

Quand tu armeras ton fusil,
Dis-toi que tu es grandement utile,
À ta nation, ton peuple, à ta famille,
Et surtout à moi qui partirais l'esprit tranquille.

L'orage gronde, le vent souffle,
Les feuilles tombent, la terre tremble.
Il y a des êtres qui meurent,
Et des enfants qui pleurent.

Le ruisseau coule au milieu de la plaine,
Il draine dans son sillage sang et haine,
C'est le cri de mon peuple blessé,
Qui fuit à son triste passé.

C'est la marraine et l'orphelin
Qui vivent dans un climat malsain.
C'est le loup et la brebis,
Dans le temps des grands défis.

Tournez la page, laissez-vous aller,
Prenez le train, prenez votre billet,
Il y a un départ à tout temps,
Ne croyez pas que ce sera long.

Quand le soleil s'empourpra,
Et que la lune s'éclipsera,
Ne pensez pas que c'est la fin,
Mais songez aux peuples qui ont faim.

Quand vos yeux rougiront de larmes,
Devant vos ennemis tout en arme,
Alors, gardez-vous de demander pardon,
Car ce serait là une grande trahison.

Quand vos espoirs seront anéantis,
Et que rien ne vous retient à la vie,
Imprégnez-vous de la grandeur du ciel,
Car c'est la demeure du dieu éternel.

Génération du temps de la révolution,
Oubliez toutes les grandes émotions,
Pour vous, la vie est bien finie,
Car vos amis sont tous partis.

Oubliez l'Algérie, oubliez votre amour,
Pour cette terre des grands labours.
Mais garder l'esprit et la fierté,
Car vous êtes toujours nos chers aînés.

Quand s'effilochera le corps,
Et, que comme un arbre mort,
Vous rampez terre à terre,
Pour vivre encore quelques heures.

Messieurs les grands Soldats,
Le combat est bien un cas.
Bien dommage que la paix
Ne soit pas aussi un bienfait.

MA PATRIE

Ma patrie, mon pays, ma terre,
Mon Algérie, mon seul pied-à-terre.
Jamais, je n'oublierai de te chérir,
Car tu m'as donné bien du plaisir.

Je pars, je te quitte, je me meurs,
Je crie, je m'angoisse et je pleure.
Je suis un bateau qui tangué,
Dans un cercueil quelconque.

Vivement la fin de la fin,
Pour moi le grand pèlerin.
Ne priez pas, ne me dites rien
Voyez comme je suis bien.

Ne m'oubliez pas si vite,
Car vous êtes toute ma suite.
Ne me couvrez pas de fleurs,
Je n'en vaud pas tant d'honneur.

Toi, ma mère, ma douce mère,
Toi, dans les larmes sont si amères.
Sèche tes yeux et fait un vœu,
Tu verras, nous serons deux.

L'important après la mort,
C'est la quiétude du corps.
L'âme s'envole vers le ciel,
Les mains tendues vers l'éternel.

Qui sauvera l'humanité ?
Qui aidera notre société ?
La science ou la philosophie ?
Ou bien, serais-je la poésie ?

POUR CES ENFANTS INNOCENTS

Oh ! Laissez-moi partir,
Je n'ai plus rien à voir,
Dans ce monde perfide,
Où la guerre est permise.

Pour les enfants morts,
Pour ses victimes impuissantes.
J'aurai bien des mots forts,
À dire sans aucune honte.

La terre est parfaite,
Mais les gens sont difformes.
Il y a lieu de dire,
Que l'on est sans forme.

Que les balles frappent,
Que les missiles tombent,
Sur nos têtes et nos maisons,
Jamais nous ne fléchirons.

Liban, Beyrouth, Cana,
Je vous fais un serment ;
Jamais, personne ne pourra
Me faire oublier vos noms.

Pardonnez ma lâcheté,
Si dans ces moments forts ;
J'ai pleuré sans fierté,
Le déchirement de vos corps.

Quand sonnera mon temps,
Je souffrirai tout mon tort,
Car, impuissant
J'ai vu mes enfants morts.

Destin cruel et austère,
Un peuple se meurt.
Sous un ciel tout en couleur,
Rouge, sombre et noir.

Vous, mes amis sincères
Soyez autant que moi fier.
Il y a encore des hommes
Qui se lèvent ensemble.

Et voilà que passent les cigognes,
C'est bien l'automne sombre.
Celui des tombes et âmes mortes,
Des ombres qui nous hantent.

Il faut croire que tout est noir,
Deuil, pleurs et grand désespoir.
Beyrouth, ville de mes contes,
Tu trembles, mais tu grondes.

Il aura la guerre et puis la paix,
Mais tu garderas toujours la vie.
Car tu es encore plus forte,
Plus forte que toutes les autres.

Ton peuple est ta raison,
Ta nation est toute passion.
Tes villes sont sans-façon,
Les plus belles des nations.